



HAL
open science

La géographie dans le mouvement des sciences au tournant du siècle

Jean-Marc Besse

► **To cite this version:**

Jean-Marc Besse. La géographie dans le mouvement des sciences au tournant du siècle. 2006. halshs-00113263

HAL Id: halshs-00113263

<https://shs.hal.science/halshs-00113263>

Preprint submitted on 12 Nov 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La géographie dans le mouvement des sciences au tournant du siècle
Jean-Marc Besse (CNRS, UMR « Géographie-cités », Equipe E.H.GO)

Colloque « Autour de 1905 : Elisée Reclus - Paul Vidal de la Blache. Le géographe, la cité, et le monde »

Montpellier – Université Paul Valéry - 5 juillet 2005

Il est difficile, voire impossible, de « situer » une « discipline » en mouvement et en transformation, comme la géographie à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècles, à l'intérieur d'une encyclopédie elle-même mouvante. A quel point de vue doit-on alors se placer pour repérer ce qui spécifie et caractérise la géographie au sein d'un système des sciences qui connaît au tournant du siècle un profond renouvellement ?

Comme on sait, la réflexion épistémologique contemporaine a élargi de façon durable le concept de « science », et plus généralement a reconnu l'existence d'une grande diversité dans les modèles et les modes d'exercice de la rationalité scientifique (on parlera aujourd'hui au pluriel des rationalités scientifiques). Le concept de science est aujourd'hui recomposé, si l'on peut dire, par exemple à l'aide de notions telles que celles de styles de raisonnement, de pratiques et de contextes de pratiques (sociales ou discursives), à l'aide également des notions de production ou de fabrication (la science en train de se faire), voire, de façon plus récente, des notions de localisation ou de spatialisation de la science. Plus globalement, on observe au sein de l'épistémologie et de l'histoire des savoirs scientifiques un assouplissement, voire jusqu'à un certain point une remise en cause de la représentation de la science comme activité « platonicienne », ou comme activité d'un sujet transcendantal, d'un sujet pur et objectivement détaché du monde, élaborant face aux mondes les modèles pour son explication. L'activité scientifique est plus volontiers, aujourd'hui, considérée comme une activité impliquée dans le monde et ses contextes, comme une activité pour ainsi dire attachée au monde (et j'ajouterais : à son ou ses mondes). L'épistémologie et l'histoire des savoirs peuvent désormais, à bon droit, considérer les savants avec leurs attachements.

Or, à cet égard, on peut considérer les scientifiques, non seulement comme porteurs de savoirs, de théories, de méthodes de travail et d'administration de la preuve, voire de paradigmes, etc., et non seulement également comme porteurs de représentations, de stratégies, d'idéologies, mais aussi comme porteurs de problèmes et d'objets, ou plus précisément de types de problèmes et de types d'objets. Comme si, au fond, les scientifiques

étaient, au sein de la société et de la culture, les *représentants* de ces objets et des problèmes qu'ils posent. Il faut prendre ici le mot « objet » prendre au sens large : je désigne par là à la fois les objets matériels, les instruments, et les objets construits par le scientifique : il devient difficile, à vrai dire, de les distinguer. Michel Serres parle, pour désigner ces types d'objets et de problèmes, d'un « transcendantal objectif ». Autrement dit : on peut envisager le scientifique non pas face à des objets et surplombant ses objets, mais l'envisager avec eux ou par eux, le considérer avec les objets qui contribuent à le définir et à le désigner aux yeux des autres et de lui-même, en un certain sens. Ou, pour le dire autrement encore, il faut les considérer dans leur espace commun.

Je reviens alors à la géographie de la fin du XIX^e siècle, avec cette question : de quels objets, de quels problèmes, les géographes sont-ils les représentants dans la culture (et la culture scientifique) de cette époque ? De quoi se font-ils les porteurs, et les porteurs particuliers, en propre, si l'on peut dire ? Quels sont les objets et les problèmes qui les accompagnent, et qui les définissent ?

En tout état de cause, il me semble que muni de ce questionnement concernant les objets et les problèmes, ainsi que les manières dont ils s'articulent, on devrait pouvoir proposer une lecture de ce qu'il en est de la géographie de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles, et, surtout, des objets et des problèmes dont les géographes sont, ou prétendent être, les porteurs à cette époque dans le monde des sciences.

Je voudrais ici ordonner cette lecture autour de trois propositions, en me plaçant, volontairement, à la petite échelle : 1/ première proposition : les géographes sont porteurs de l'idée de l'unité du monde ; 2/ deuxième proposition : la géographie prend en charge la représentation du monde terrestre : elle ouvre à la visibilité du monde ; 3/ troisième proposition : les géographes sont porteurs de la réalité du monde, d'un « dehors » objectif dont ils sont les témoins et les représentants : ils témoignent de l'état du monde.

Unité, visibilité, réalité : trois thèmes caractéristiques de la géographie du tournant du siècle.

I - Penser l'unité du monde

Première proposition : les géographes sont porteurs de l'idée de l'unité du monde.

1/ Rapprochons deux années célèbres. 1905 : parution de l'article d'Einstein *Sur l'électrodynamique des corps en mouvement* ; 1907 : Picasso réalise *Les Demoiselles d'Avignon*. On le sait, ces deux événements signent une transformation profonde des cadres spatio-temporels, aussi bien dans la science que dans l'art et la culture. La relativité en

physique, le cubisme en peinture, chacun en leur genre propre, ont contribué à cette multiplication des espaces et des temps qui est la caractéristique des Temps Modernes. D'une manière analogue, les nouvelles expériences de la vitesse (les chemins de fer, les voyages trans-océaniques, le télégraphe) ont conduit à une remise en cause des stabilités euclidiennes et newtoniennes, aussi bien sur le plan scientifique que sur le plan anthropologique des perceptions culturelles.

Dans cette transformation générale des cadres généraux de la perception et de la pensée, comment se placent les géographes ? Quel est leur espace de référence ? Plus généralement : comment les géographes articulent-ils ou réarticulent-ils le temps et l'espace, l'histoire et la géographie ? Quel sens historique donnent-ils aux nouvelles situations spatiales dont ils sont les témoins et les contemporains ?

Deux idées majeures semblent traverser les discours géographiques de l'époque :

D'une part, c'est la notion d'un monde fini, ou rapetissé. Ainsi Reclus, en 1903 : « Décidément le monde est petit, et nous avons la sensation de nous y sentir comme emprisonnés... Aux origines de l'histoire, chaque peuplade était entourée d'un horizon qui lui paraissait la borne du monde ; de tous les côtés elle était assiégée par l'inconnu. Maintenant il n'est pas un homme d'instruction moyenne qui ne sente la boule terrestre rapetisser sous ses pieds. » Est-ce déjà la fin de l'aventure ? la fin des « blancs de la carte » ? de l'exploration ? Est-ce la fin de l'ailleurs, des lointains, de l'altérité ?

Mais d'autre part, la conception d'un monde unifié, homogénéisé, s'installe : un temps et un espace uniformisé sur toute la planète ou presque. C'est l'époque de l'universalisation de l'heure et de l'unité de longueur. Comme l'a montré Peter Galison, le grand problème de l'époque est effectivement celui de la synchronisation des temps, aussi bien sur le plan théorique que sur le plan pratique du réglage des horloges : les trains doivent partir à l'heure ! C'est aussi l'époque, d'ailleurs conflictuelle, des conférences internationales de l'heure (Paris, 1884). Depuis 1875, il existe un Bureau international des poids et mesures.

Au total, on assiste à une unification des temps et des espaces, sur le plan de la métrologie, ainsi que sur celui des réseaux de transport. C'est bien une « globalisation » réelle de l'expérience terrestre :

Quelles en sont les conséquences ?

On pourrait renvoyer à ce que dit Peter Sloterdijk dans les pages qu'il consacre à Jules Verne et Hegel (*Sphären II. Globen*, 2001, chap. 5), à propos de Phileas Fogg, sur un mode désabusé : l'homme moderne n'est plus voyageur mais passager. Celui qui fait le tour du monde ne voyage plus à proprement parler, il devient progressivement le client d'une

entreprise de transport, et le seul héroïsme qu'il lui reste, ainsi qu'à l'entreprise qui le véhicule, est celui de la ponctualité. Chez Jules Verne comme chez Hegel, on trouve une même orientation vers la totalisation. Michel Serres avait développé lui aussi cette thématique de la totalisation : les voyages extraordinaires de Jules Verne sont ceux de l'encyclopédie (*Jouvences. Sur Jules Verne*, 1974). Le voyage est-il redevenu le parcours d'un cercle ?

2/ Vis-à-vis de cette globalisation, deux attitudes, ou deux orientations sont possibles pour la géographie :

On trouve une illustration de cette alternative dans l'article de J. Conrad intitulé *Geography and some explorers* (1923), où la géographie militante est opposée à la géographie triomphante. La géographie militante correspond à la représentation d'un espace ouvert, encore à explorer, ainsi qu'à une éthique de la découverte, à la recherche de la connaissance pour elle-même : c'est la science désintéressée. La géographie triomphante, quant à elle, accompagne la fin des découvertes et les implications explicites de la géographie dans les entreprises de conquêtes coloniales et d'exploitation impérialistes : c'est science intéressée. La seconde moitié du XIX^e correspond selon Conrad au passage de la géographie militante à la géographie triomphante.

On dirait aujourd'hui (cf. E. Saïd et les historiens postcoloniaux) que la distinction effectuée par Conrad est une aimable plaisanterie, une belle légende rétrospective, et que toute géographie est impliquée dans l'entreprise coloniale et impérialiste de l'époque. Autrement dit : la géographie, plus généralement l'imaginaire culturel de la découverte, de l'exploration, de l'ailleurs, ont été au service des entreprises impériales et coloniales (ou du moins en ont été l'expression et le miroir).

Il reste néanmoins que cette distinction a constitué le ressort du positionnement d'un certain nombre de géographes, qui n'ont pas abandonné l'intention émancipatrice et cosmopolitique de la géographie des Lumières et de la première moitié du dix-neuvième siècle : parmi eux Elisée Reclus, qui se place dans un héritage humboldtien, sur ce point, dans la revendication d'un cosmopolitisme articulé aux intentions de connaissance. Le cosmopolitisme est ici compris et revendiqué comme la perspective d'une hospitalité universelle, d'une liberté des circulations et des rencontres à la surface du globe : c'est le principe d'une espérance géographique (Ernst Bloch).

3/ Il revient alors à Reclus de dégager les enjeux de la situation, sur les plans de l'histoire, de la géographie, mais aussi sur celui de la politique. Ainsi, dans la préface de

L'Homme et la Terre (1905), Reclus adopte un point de vue quasi hégélien pour proposer une méditation sur le sens de l'histoire universelle envisagée du point de vue de la géographie. On est là dans l'univers des « grands récits ».

Soulignons d'abord un point, qui est bien connu : il y a une solidarité profonde, chez Reclus, entre le mouvement de l'histoire et celui de la géographie. Dans le prolongement d'une formule d'origine kantienne mais souvent reprise après Kant, Reclus affirme : « la géographie n'est autre chose que l'histoire dans l'espace, de même que l'histoire est la géographie dans le temps ». Autrement dit, les mouvements de l'histoire universelle sont également des mouvements géographiques, réciproquement, les mouvements de la géographie universelle sont également des mouvements de l'histoire mondiale.

Il y a trois « lois » de l'histoire universelle selon Reclus : la « lutte des classes », la « recherche de l'équilibre », et la « décision souveraine de l'individu ».

a/ L'histoire humaine est celle du « développement inégal », c'est-à-dire de la différenciation, de la division et de l'opposition inévitable des intérêts mais aussi des talents et des volontés, sur le plan individuel comme sur le plan collectif. Toutes les collectivités humaines « se dédoublent pour ainsi dire en classes ou en castes, non seulement différentes, mais opposées d'intérêts et de tendances... ». On observe cet « ensemble de faits » « en toutes les contrées de l'univers, avec l'infinie diversité que déterminent les sites, les climats et l'écheveau de plus en plus entremêlé des événements ». Si la notion de « classes » sociales résonne de façon marxiste (Reclus parlera plus loin de lutte des classes), le propos de Reclus n'est pas marxiste cependant. Il est plus proche de Kant, Hegel ou Adam Smith que de Marx. Les « classes » en question ne sont pas déterminées en fonction de leur situation par rapport à aux déterminations économiques, aux appareils de production, à la division du travail : elles sont le produit quasi nécessaire de la diversification, du frottement et de l'opposition des intérêts. Reclus parle indifféremment de classes ou de castes : elles sont comme les solidifications provisoires produites par ce qui reste l'élément essentiel de l'histoire universelle, c'est-à-dire la différenciation humaine.

b/ Il reste que cette division des hommes transforme l'histoire en un grand système de balancement, autour d'un axe d'équilibre qu'elle n'atteint jamais véritablement : la « conséquence nécessaire du dédoublement des corps sociaux est que l'équilibre rompu d'individu à individu, de classe à classe, se balance constamment autour de son axe de repos : le viol de la justice crie toujours vengeance. » Reclus esquisse alors à ce propos une sorte de dialectique indéfinie du maître et de l'esclave : les dominés se transforment eux-mêmes en

maîtres qui veulent conserver le pouvoir, et ainsi de suite indéfiniment, autour d'un axe fondamental, qui est un idéal sans doute, et qui n'est rien d'autre que la justice.

La question devient alors celle de l'énergie. La théorie de l'histoire chez Reclus n'est pas marxiste en ceci également qu'elle est d'abord fondée sur une théorie de l'énergie et de l'initiative, c'est-à-dire sur une théorie de la vie et de la liberté. Les maîtres restent les maîtres, l'injustice règne, et l'histoire s'arrête, littéralement, quand les opprimés s'épuisent (et meurent). A l'inverse, il y a histoire quand des « hommes libres » se soulèvent et revendiquent : ils font preuve d'énergie et, surtout, d'initiative. Bref, ils sont vivants encore et ce qui s'exprime dans leur liberté, c'est le pouvoir de la vie.

c/ D'où la troisième loi dégagée par Reclus : il n'y a pas d'histoire, pas d'évolution, c'est-à-dire de progrès, sans la reconnaissance de la libre initiative de la personne humaine, et précisément sans la reconnaissance du rôle fondateur de l'individu comme porteur de l'initiative et du « choc impulsif » qui transforme le monde. « C'est dans la personne humaine, élément primaire de la société, qu'il faut chercher le choc impulsif du milieu, destiné à se traduire en actions volontaires pour répandre les idées et participer aux œuvres qui modifieront l'allure des nations ». Nous ne sommes pas là dans un déterminisme. Le progrès (Reclus parle plutôt d'évolution) repose sur les possibilités qui sont données à la liberté individuelle, ou bien qu'elle prend d'elle-même. « L'équilibre des sociétés n'est instable que par la gêne imposée aux individus dans leur franche expansion ». On peut imaginer que la fin de l'histoire correspondra avec la réalisation complète de la personne humaine en chacun.

La théorie de l'histoire de Reclus a donc pour base une théorie de la liberté et une théorie de la justice, et plus fondamentalement encore une théorie de l'individu et de son développement. Mais les lois de l'histoire constituent également les principes de ce que Reclus nomme la « géographie sociale ». Au bout du compte, la géographie n'est pas face et extérieure à l'histoire universelle, l'espace n'est pas extérieur et face au temps. Reclus pose les principes d'une géohistoire universelle.

II - Assurer la visibilité du monde

Deuxième proposition : la géographie prend en charge la représentation du monde terrestre dans sa diversité : elle ouvre à la visibilité du monde.

1/ Il s'agit de rendre le monde visible : la géographie a une vocation pédagogique, éducative, autant qu'une vocation cognitive. Connaître et faire connaître : les deux intentions sont liées. La géographie joue simultanément, depuis toujours pourrait-on dire, sur ces deux

registres (comme toutes les sciences sociales peut-être) : le registre cognitif et le registre éthico-politique. Strabon, Kant, ont thématiqué cette association des vocations.

Mais on peut y ajouter une perspective particulière, de type réflexif, et peut-être ontologique.

Revenons encore à Reclus : lorsqu'il présente sa *Nouvelle Géographie Universelle*, en 1875, il inscrit son ouvrage dans le prolongement des entreprises scientifiques de son temps, qui ont permis par leurs progrès de rattacher « de vastes régions » au monde déjà connu par les hommes. L'époque exige une description renouvelée du globe terrestre, c'est-à-dire un livre nouveau. L'ambition d'Elisée Reclus est de fournir ce livre à ses contemporains, pour les élever ainsi, non seulement à la conscience des progrès humains, mais aussi à la considération des nouvelles grandeurs du globe terrestre.

Pourtant, dans le même temps, l'auteur de ce nouveau livre exprime un regret qui pourrait surprendre : « Ma grande ambition serait de pouvoir décrire toutes les contrées de la Terre et de les faire apparaître aux yeux du lecteur comme s'il m'avait été donné de les parcourir moi-même et les contempler sous leurs divers aspects ; mais relativement à l'homme isolé, la Terre est sans limites et c'est par l'intermédiaire des voyageurs que j'ai dû faire surgir l'infinie succession des paysages terrestres » (*Nouvelle Géographie universelle*, t. 1, 1875-76, Avertissement, p. I).

Ainsi, l'accès à la globalité du monde terrestre est nécessaire, mais difficile, et contrarié.

Certes, la première ambition du géographe est de faire apparaître la Terre dans sa diversité, et surtout sa réalité, aux yeux des hommes, telle qu'ils pourraient la voir, telle que certains (les voyageurs) l'ont effectivement peut-être vue, telle que Reclus lui-même l'a vue en partie ou aurait voulu la voir. La géographie reçoit une vocation dans cette ambition : elle est une science visuelle, ou du moins d'une science qui prolonge le regard. Elle montre. Plus profondément peut-être, elle est une éducation du regard et par le regard.

Mais le propos de Reclus est plus complexe qu'il n'y paraît. L'ambition géographique, de manière significative, est accompagnée d'un regret, qui est un constat d'impuissance. Et même d'une double impuissance au fond. Car Reclus, comme tous les autres, ne peut voir la Terre dans sa totalité. L'étroitesse de son expérience ne lui permet pas d'avoir accès à « l'infinie succession des paysages terrestres ». Il est alors pour ainsi dire dépendant de lui-même, des limites de son corps et du cours de son existence. Et, comme il le dit encore, il est également sous la dépendance d'autrui, à la merci des voyageurs fournissant l'expérience

visuelle des paysages qui lui fait défaut, par le truchement de leurs récits, de leurs cartes, de leurs croquis.

Pourtant Reclus écrit, et même il réécrit, il utilise et transforme une masse documentaire hétéroclite, et il compose un tableau qu'il offre à la vision de ses lecteurs. Son projet est de faire surgir devant les yeux de ses lecteurs ces paysages qu'il n'a pas vus. La plainte de Reclus signe sans doute le destin empirique du géographe, qui se donne pour tâche de composer et d'offrir à la vue d'autrui un monde qu'il n'a pas vu dans sa totalité. Car il s'agit bien au bout du compte de faire voir la Terre, de la décrire, de montrer tout, là même où il n'a pu vraiment se rendre.

Finalement, le géographe a des obligations de modestie. Il est lui-même le premier spectateur de son objet. Décrivant la Terre entière, il doit reconnaître par avance qu'il est précédé par l'objet qu'il vise et qu'il y est situé. Il n'est qu'une partie de ce tout qu'il prétend représenter, et cela veut dire que le géographe mène une double vie, à laquelle d'ailleurs il ne peut échapper. Il fait l'expérience de la finitude de sa situation sur la Terre, et pourtant simultanément il nourrit le projet d'élaborer une représentation totale, une géographie universelle, qui lui assure une sorte d'ubiquité, et ainsi il peut supposer que le savoir géographique lui permettra de dépasser les limites de son corps propre. Mais justement, il s'aperçoit lui-même dans la représentation même qu'il vient d'élaborer, *il est là*, sur la carte, ou dans cette page du livre dont il pensait pouvoir s'exclure. Il y a dans cette condition une sorte de circularité réflexive et ontologique, qui fait que le géographe ne peut avoir qu'un accès latéral à l'universel. Il est dans le monde, et toutes ses tentatives pour s'en échapper ne font que l'y ramener. La géographie a affaire au réel, et plus précisément à la réalité de la condition terrestre de l'être humain. La géographie est un savoir de terrien. Un savoir qui n'est jamais complet, et qui est peut-être inachevable.

Mais ce n'est pas tout. Le géographe, placé entre les voyageurs dont il exploite les rapports, et le public auquel il destine ses descriptions, est un *porteur*, un médiateur du monde. Au beau milieu des hommes, il transporte, en le mettant en ordre, le voyage des uns sous le regard des autres. Médiateur de l'expérience terrestre, en somme. Celui qui met en circulation les images du monde terrestre dans le monde des hommes, et qui, par là même, met les hommes en mouvement (que ce mouvement soit effectif, ou qu'il ne soit qu'imaginaire).

2/ Comment procède-t-il ? Quels sont ses instruments ? Il y a les livres, on vient de le voir : c'est-à-dire les géographies universelles et les atlas, soit l'écriture encore, et l'autopsie,

entremêlées. Mais les instruments de la visibilité sont nombreux et multiples : il y a aussi, d'une part, les expositions universelles, géographiques et ethnographiques, et, d'autre part, les panoramas géographiques, les jardins, etc. On connaît le projet de grand globe élaboré par Reclus à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900 (cf. sur ce point les travaux de S. Alavoine). Mais il existe aussi de nouveaux médias : et en particulier aussi la photographie (cf. les expéditions photographiques de Jean Brunhes pour Albert Kahn). Le monde est multiplié par les images.

Au total, on peut faire remarquer que le XIX^e siècle, et la période qui nous occupe en est véritablement l'aboutissement, a été traversé par une sorte de « pulsion visuelle », de passion du regard sur le monde et de la représentation du monde, passion et pulsion auxquelles la géographie a contribué et participé. C'est en effet par le regard, croyait-on, au niveau des yeux, que le sens de la réalité pouvait être déchiffré et saisi. Face à une réalité perçue comme complexe, brouillée, voire illisible, les instruments de la visualisation et de la représentation pouvaient jouer, pensait-on, un rôle décisif dans la compréhension des réalités. Et, d'abord, parce que les instruments visuels mis à disposition par la géographie, aussi élaborés qu'ils pouvaient être, aussi chargés de connaissance, avaient la capacité de rendre le monde plus proche, plus immédiatement saisissable, et, partant, analysable.

III - La réalité géographique

Troisième proposition : les géographes sont porteurs de la réalité du monde, d'un « dehors » dont ils témoignent. Les géographes témoignent de l'état du monde.

1/ On peut rappeler l'importance, au tournant du siècle, de la tradition humboldtienne : tradition de l'empirisme rationnel, de la description, de l'enquête et du voyage. L'enquête, d'ailleurs, ne s'oppose pas à la spéculation, elle y conduit et elle l'accompagne. On peut développer ce point sur un registre épistémologique : la rationalité géographique, dans cette perspective, n'est pas réductible au modèle « galiléen » de la rationalité scientifique, c'est-à-dire à une rationalité de type déductif et expérimental. La géographie doit être perçue dans les voisinages d'une rationalité observatrice, descriptive, comparative, qui a été résumée sous le nom d'histoire naturelle, et qui développe un style propre (Ian Hacking). Dans cette perspective, dans ces parages-là, le monde n'est pas vu ou pensé, métaphoriquement parlant, comme un ensemble de mécanismes, comme un système d'éléments matériels en interactions réglées, comme une grande machine. Le monde, terrestre en particulier, peut être saisi avec d'autres métaphores : le paysage, par exemple, est une de ces métaphores. Mais il y en a d'autres.

2/ Il serait sans doute également utile de revisiter cette tradition humboldtienne, qui est celle de l'enquête empirique et du tableau raisonné, mais en l'articulant avec, d'une part, le désir de voir le monde et de le parcourir (désir du voyage, désir d'y aller, désir qui est comme une respiration personnelle), et d'autre part la volonté d'en témoigner sur un plan moral et politique, et du point de vue de l'émancipation (de l'intérêt émancipatoire dit Habermas). La géographie aussi est un art, ou une science, des départs et des écarts, c'est-à-dire du désir et de la liberté (elle n'est pas purement et simplement un art de la guerre).

A cet égard, on peut rapporter le discours géographique d'un Reclus aux tentatives contemporaines pour réhabiliter le déplacement, matériel et mental, comme posture fondatrice d'un certain type de connaissance (cf. les travaux de Nicole Lapiere). Le mouvement dans l'espace est aussi un mouvement dans la pensée, ou du moins peut-il l'engendrer.

Posons autrement la question, elle est peut-être géographique : où se fait la science ? Dans la mobilité, la rencontre et le parcours des « terrains » ou dans l'immobilité du « cabinet » et du laboratoire ? Alternative sans doute trop brutale, car il existe beaucoup de situations de transition entre ces deux pôles, et au fond on peut considérer que sauf exception, le géographe traverse la totalité du spectre des attitudes possibles entre le « terrain » et le « laboratoire ». Mais il reste que l'on peut plaider aussi pour l'idée suivante : le voyage est aussi un lieu et un moteur de la connaissance, et pas seulement un prétexte ou un avant-texte : il existe quelque chose comme des observatoires mobiles. Il y a aussi dans cette géographie-là une volonté d'expérimentation et tout simplement une attention active vis-à-vis du monde.

3/ En 1935, Le Corbusier notera, à propos des voyages en avion et de ce qu'ils nous apprennent du monde : « Nous désirons changer quelque chose au monde présent. Car la vue d'oiseau nous a donné le spectacle de nos villes et du pays qui les environne et ce spectacle est indigne [...] L'avion accuse ! Il accuse la ville ! Il accuse ceux qui conduisent la ville. » (*En frontispice aux images de l'épopée aérienne*, manuscrit conservé à la Fondation Le Corbusier, traduit et publié en anglais en 1935 dans le livre *Aircraft*). Je laisse de côté l'objet même de l'indignation de Le Corbusier (la ville) et je souligne simplement une chose : la vue nous apprend quelque chose sur l'état du monde. On pourrait alors plaider en faveur d'un « savoir regarder » le monde.

Savoir regarder, être attentif, ouvrir les yeux : c'est d'abord une méthode et une exigence cognitive, que Carlo Ginzburg a résumé à l'aide des notions de clinique et de morphologie (elle se caractérise par l'attention forcenée qui est portée aux détails et aux

formes aussi), mais c'est aussi, à un second niveau, l'introduction d'une dimension éthique dans l'acte de la connaissance géographique (la vue accuse). Car pour voir le monde dans les détails, il faut y être, et en être proche. Certes cette proximité est construite, elle est savante, elle est médiatisée par les instruments de la mesure et de l'écriture.

Le géographe, au début du XX^e siècle, est un témoin. Montrer le monde tel qu'il est, cela reste pour lui une tâche, à la fois sur le plan de la connaissance et sur celui de la morale.